

QUEL ENSEIGNEMENT DES LANGUES POUR LES BESOINS DE DEMAIN ? IMMERSION OU SUBMERSION ?

CERCLE GAULOIS ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, 5 rue de la loi, 1000 Bruxelles
Débat mensuel « Ville et Société » du mercredi 24 février 2010

Introduction par:

Heinz BOUILLON, Professeur à l'UCL, et

Michaël GOBLET d'ALVIELLA, Bourgmestre de Court St Etienne

TEXTE DE L'EXPOSE PAR HEINZ BOUILLON

1. Immersion linguistique ou submersion.

L'idée de l'immersion linguistique n'est pas vraiment neuve. Les Romains ne veillaient-ils pas à ce que leurs enfants apprennent le grec des lettrés sur les sites de la prestigieuse civilisation ? Dans les années cinquante et soixante, dans certaines villes comme au Caire, les frères et sœurs des écoles chrétiennes offraient un enseignement en français si efficace que les Cairotes qui en avaient bénéficié s'exprimaient avec l'aisance de Parisiens. Après le départ des religieux, ces écoles en ont gardé le nom et offrent aujourd'hui un enseignement en français coûtant aux parents près de 8.000 euros par an pour deux enfants.

Le type d'enseignement par immersion linguistique précoce tel qu'il a été introduit chez nous s'est inspiré directement de l'expérience canadienne. Pendant les années soixante, Lambert et Tucker ont expérimentalement prouvé que des enfants anglophones plongés partiellement dans un enseignement francophone s'en sortaient très bien ; ils ont pu mettre en évidence dans leur publication de 1972 un gain de savoir et de savoir-faire par rapport à des classes de comparaison. Depuis lors, l'idée a fait son chemin en Europe de manière assez diverse et en Communauté française de Belgique, l'immersion a conquis de nombreux adeptes. On peut souligner l'engagement d'Alain Braun et d'autres. A l'heure actuelle, l'enseignement par immersion est bien plus répandu en Communauté française qu'en Flandre, pour des raisons historiques et politiques évidentes.

Cette diversité d'approche est d'ailleurs un des obstacles à une complémentarité souhaitée.

L'approche d'immersion peut être expliquée par la distinction que font Krashen et Terrell (The natural approach) entre « apprentissage » et « acquisition » des langues. L'acquisition se fait par contact linguistique : l'apprenant décode les messages et enregistre les nouveaux éléments qui entrent dans sa base de la faculté de compréhension et l'accroissent pour servir lors de la prochaine rencontre. Un effet optimal est atteint lorsque l'exposition à la nouvelle langue se fait par un niveau $n + 1$ à chaque reprise, et évidemment pas par un contact de niveau $n + 5$. La langue maternelle progresse par acquisition.

Apprendre une langue peut se faire aussi par explication. Tout comme on apprend à conduire une voiture en écoutant d'abord les explications du moniteur et en les mettant ensuite en application, les phénomènes linguistiques peuvent être compris avant d'être appliqués. On parlera dans ce cas de savoirs déclaratifs (l'explication) et procéduraux (le savoir faire devenu inconscient à la fin).

Les expériences ont mis en évidence que l'enseignement par immersion est le plus efficace, par acquisition, si le travail commence en dernière année de l'école maternelle. L'immersion

consiste dès lors à organiser une activité (ou des activités) qui se déroule complètement en langue étrangère. En clair, il s'agit de faire des cours (par exemple cours d'histoire) en langue étrangère, et il ne s'agit plus de cours de langue étrangère.

Il faut faire une distinction entre immersion totale et partielle, précoce et tardive. Mais commençons par la distinction entre l'immersion sauvage ou la submersion et l'immersion collective.

Il y a submersion lorsqu'un individu est plongé seul dans un milieu allophone sans prendre égard à sa langue maternelle. On pourrait la caractériser par le principe « nage ou coule ». La méthode s'appuie sur la conviction que forcé par les circonstances, l'apprenant finit par s'adapter « pour survivre » et il doit apprendre la langue étrangère par cette pratique contraignante. Si la méthode produit souvent, en fin de parcours, d'excellents bilingues (il faut tout de même des années et non des mois), il ne faut pas oublier que c'est au prix, souvent, de séquelles psychologiques. Le milieu d'apprentissage est souvent perçu au départ comme « hostile » par l'immérgé et l'insertion de l'apprenant dans le groupe comme « membre à part entière » se conquiert par un effort constant, souvent décourageant. Il restera presque toujours un sentiment d'insécurité linguistique dans une, voire les deux langues.

L'immersion collective présente l'avantage qu'au départ tous les enfants sont sur un pied d'égalité envers la nouvelle langue. Les progrès et échecs sont collectifs et dédramatisent l'apprentissage de l'autre langue. Très souvent l'aspect coopératif du groupe renforce la motivation, ressort essentiel pour l'apprentissage des langues.

C'est la raison évidente de commencer l'immersion dans un milieu scolaire.

La distinction entre immersion partielle ou totale est d'ordre méthodologique. On peut très bien concevoir une immersion qui serait menée pour toutes les activités scolaires, par exemple pendant trois ans, en anglais puis repasse en français pour le reste de l'enseignement primaire. C'est d'ailleurs le cas, à l'université, pour les échanges ERASMUS, à titre d'exemple, où l'étudiant suit des cours pendant un semestre dans la langue du pays, voire en anglais, la lingua franca de certaines universités.

Pour l'immersion à l'école primaire, il est préférable d'organiser une immersion partielle à raison d'environ 50% pour la langue étrangère. Il faut en effet consacrer une attention particulière à la langue maternelle.

C'est la formule choisie à Court St Etienne pour l'école de Sart, celle de Tangissart organisant plutôt environ un tiers en langue étrangère et deux tiers en langue maternelle.

2. Immersion linguistique précoce ou tardive.

Reste à faire la distinction entre immersion précoce et tardive.

Sans entrer dans les détails, on peut considérer qu'il y a plusieurs « époques » plus ou moins favorables à telle ou telle méthode d'apprentissage linguistique dans la vie de l'individu.

De la naissance à l'âge d'environ 6 à 7 ans, les développements cognitifs et linguistiques vont généralement de pair comme l'a montré depuis longtemps Jean Piaget.

L'enfant apprend d'abord à distinguer les sons pertinents de sa langue (entre 22 et 144 sons discriminants possibles en fonction de la langue selon Demolin), il domine un lexique actif de 3 à 5 mots vers 18 mois, il en a probablement beaucoup plus en mode réceptif et puis tout va très vite : l'enfant parle aisément entre 2 et 3 ans. Les connexions neuronales s'établissent par « la construction du réel » (Piaget) dans la tête de l'enfant. Pour ce faire, il se sert des outils

de la langue qui préexistaient avant lui et qui ont une segmentation du monde prédéfinie qu'il devra adopter. L'élasticité du cerveau est telle à cet âge que l'enfant pompe littéralement toutes les informations pertinentes : elles construisent sa première représentation du monde. Les connexions se démultiplient à une vitesse vertigineuse. Vers l'âge de 7 ans, la latéralisation est déjà bien développée, surtout à cause de la maturation du corps calleux qui assure la liaison entre les deux hémisphères cérébraux. A partir de ce moment, notre cerveau n'a plus besoin de garder toutes les possibilités perceptuelles ouvertes. Tomatis a constaté que vers cet âge, nous devenons petit à petit insensibles aux fréquences non utilisées pour notre langue : nous devenons en quelque sorte « sourds » à des sons étrangers à notre système. Plus étonnant encore, le tri des données qui se spécialisent entre les deux hémisphères entraîne la non fixation définitive des informations non pertinentes. Nous pouvons constater que nous avons éliminé de notre conscience bien des événements de la petite enfance. On a même pu constater que chez des enfants adoptés à l'âge de 3 ans mais qui n'ont plus jamais pratiqué leur langue maternelle, cette langue maternelle a été complètement oubliée vers l'âge de 6 ou 7 ans!

Par contre tout ce qui est pertinent (c-à-d répétitif) sera développé et conservé. Il devient donc évident qu'il faut mettre l'enfant en contact avec la première langue étrangère avant ce moment-clé pour qu'il adopte « naturellement » les sons de cette langue étrangère et que par la continuité de la pratique, il garde l'acquis. La différence qualitative d'un « a » en français et en néerlandais sera inscrite dans son cerveau de telle manière que la langue prendra une place légèrement plus haute ou plus basse, produisant le son juste, sans accent.

Par ailleurs, outre les sons étrangers, il est aussi confronté à un lexique représentant très différemment le monde et une syntaxe qui peut être éloignée de celle de sa langue maternelle. Par observation, nous pouvons confirmer que les enfants viennent facilement à bout de ces difficultés s'ils y sont confrontés vers l'âge de 5 ans et que par ailleurs, la langue maternelle n'est pas négligée. Ils fixent leurs acquis naturellement.

On peut même imaginer commencer nettement plus tôt cette immersion. C'est par exemple le cas des couples dits « mixtes linguistiquement ». La règle d'or est ici : chaque parent garde sa langue dans ses contacts avec l'enfant, l'enfant choisit la langue de sa réponse. La plupart du temps, les enfants grandissent dans un excellent bilinguisme, même si certains enfants ne parlent la deuxième langue que bien plus tard, se contentant dans un premier temps d'apprendre de manière réceptive.

Les deux règles à respecter sont dès lors: la constance de chaque parent de rester dans une langue, la sienne, et la liberté de l'enfant de ne répondre que dans une des deux langues, la coercition menant à la confusion.

Ce type d'immersion est plutôt d'ordre privé, assez difficile à organiser collectivement.

Mais en tout état de cause, l'éveil aux langues par des contacts linguistiques en classe est évidemment à saluer, même avant la dernière maternelle comme l'ont souligné Blondin et Mattar. Mettre les enfants dans des situations de contact (chansons, petits jeux etc.) ouvre leur perception à la « différence ».

Après cette fenêtre critique de 6 à 7 ans, le cerveau fera un choix plus définitif des distinctions utiles, il gardera une grande plasticité tout au long de la vie, mais dans la plupart des cas, avec moins de souplesse...

Les autres « époques » de la vie seront la période de l'enseignement primaire dont la fin coïncide avec la puberté. Une immersion commencée antérieurement se développera

« naturellement ». Au plus tard l'immersion est introduite, moins elle pourra s'appuyer sur cette acquisition spontanée.

Entre la puberté et l'âge adulte, les approches d'immersion sont à apprécier différemment. A l'âge adulte, l'immersion peut encore fonctionner, mais n'avons-nous pas tous besoin d'explications ? La plupart des apprenants adultes ont une préférence pour une entrée en matière par savoir déclaratif avant de passer au savoir procédural.

3. L'application de l'immersion linguistique précoce à Court St-Etienne.

A l'initiative du Bourgmestre, le Comte Michaël Goblet d'Aviella, Ambassadeur de Belgique, élu en 2002 (et réélu en 2008), le Collège communal a introduit l'immersion linguistique en anglais dans l'enseignement primaire de la commune dès 2003. Ce furent les implantations de Sart-Messire-Guillaume et de Tangissart qui l'introduisirent progressivement sous la direction de Madame Martine Descamps. Avant cette mise en application, le projet fut préparé par des contacts avec les écoles Léonie de Waha et de Frasnes-Lez-Anvaing et avec la supervision scientifique de H. Bouillon.

Au terme du premier parcours complet à Court St Etienne, deux constats s'imposent.

Il n'y a pas eu de perte en langue maternelle. Sur base du décret du 2 juin 2006, pour les élèves de l'enseignement obligatoire, une évaluation externe des acquis est organisée pour délivrer le CEB (certificat d'études de base) au terme de l'enseignement primaire. Les épreuves du CEB ont fait apparaître une moyenne en français respectivement de 80,6% en 2008 (dernière année avant immersion) et 79,9% en 2009 (première année d'immersion). Le résultat est quasi identique et concerne une vingtaine d'élèves. Il est clair qu'il faudrait évaluer à plus large échelle mais d'ores et déjà on peut situer les performances en langue maternelle de la classe d'immersion au même niveau que celles de la classe de l'année précédente, sans immersion.

On peut en conclure que toutes les connaissances en langue étrangère constituent un gain net. Il est incontestable que les connaissances en anglais ne sont pas à même hauteur que celles en français. Ce n'était pas le but. Mais dans un test filmé, certains élèves s'exprimant dans un français un peu plus « limité » montraient les mêmes limites en anglais. En revanche, certains élèves très à l'aise en français étaient très bien à l'aise en anglais également.

Et c'est notre deuxième constat : en langue étrangère les élèves étaient à l'aise malgré les fautes, utilisaient des stratégies d'évitement à bon escient, ne semblaient pas inhibés. Le sentiment subjectif d'aisance est vital pour les progrès ultérieurs en langues.

Après la remise des premiers diplômes CEB aux élèves de l'Ecole communale de Court-St-Etienne, nous pouvons conclure que l'immersion linguistique précoce en anglais y a fait ses preuves: l'idéal est de commencer par l'immersion linguistique précoce en dernière année maternelle et d'assurer une continuité linguistique jusqu'à la fin des études.